LES CAHIERS DE L'HISTOIRE

Bulletin de l'Association Culturelle
des Amis du Centre Hospitalier Interdépartemental de Clermont

Forêt de la Neuville en Hez (Oise) – Porte du couvent de la Garde
Légende de cette carte postale datée de 1924

C'est le seul vestige actuel du Couvent de Notre Dame de la Garde, que les Cordeliers édifièrent au bord de la forêt de Hez-Froidmont, près de Boulincourt-Agnetz, vers 1482. Les bâtiments comprenaient des locaux d'habitation avec dépendances, une église, un cloître et un cimetière. Pendant le XVIII^{ème} siècle, le couvent servit à la fois de prison d 'État, de maison de correction et pensionnat d'aliénés. En 1799, le Père Tribout, dernier supérieur du Couvent, se retira à Clermont avec quelques aliénés dont les pensions étaient payées par les familles. Ce fut le début de l'Asile départemental de CLERMONT.

N° 6
Décembre 2002

Édito

A l'heure où nul ne conteste plus que la psychiatrie est en crise, est-ce bien raisonnable de se plonger dans notre passé à travers trois personnalités – deux patientes et un musicothérapeute – comme nous y invite Claude TEILLET ?

Ne vaudrait-il pas mieux sonder les opinions plutôt que le couvent de la garde comme le rapporte Patrick TOUSSAINT ?

Pour sortir de la crise, il faut préparer l'avenir en tirant les leçons du passé. Malgré ses heures sombres, nous n'avons pas à rougir du travail de nos anciens pour soigner les malades mentaux, y compris les politiques.

Faut-il rappeler que la loi du 30 juin 1838 qui a régi *« l'internement »* des malades mentaux durant 142 ans a été débattue pendant des mois par les parlementaires, alors que la loi du 29 juin 1990 définissant les « hospitalisations sous contrainte » a été expédiée en quelques heures ?

Si nous voulons que la psychiatrie, en particulier dans l'Oise, ait une bonne image, commençons par étudier sereinement notre histoire. Quand on n'insulte pas le passé, on n'injurie pas l'avenir…

Le Président

Dr Olivier BOITARD

Sommaire

Édito
Olivier BOITARD
Président de l'A.C.A.C.H.I.C. ..... P. 2

Sondages archéologiques au
''Couvent de la Garde ''
Patrick TOUSSAINT ..... P. 3

Eugénie de Lünck,
Comtesse de la Pommière
(1832 - 1922)
Claude TEILLET ..... P. 8

Louis-Moreau Gottschalk
Pianiste compositeur 1829 - 1869
Claude TEILLET ..... P. 9

Séraphine Louis dite *Séraphine de Senlis*
Artiste peintre (1864 - 1942)
Claude TEILLET ..... P. 10

Un Musée pour le patrimoine du C.H.I.
Maryline CLIN
Vice-Présidente de l'A.C.A.C.H.I.C. ..... P. 12

La photo de première page nous a été aimablement prêtée par Monsieur Jean Paul BLIN

De l'Atelier *« Peinture »* du C.H.I.

Directeur de la Publication
Dr. Olivier BOITARD

Conception et réalisation du bulletin
Maryline CLIN

Comité de Rédaction
Bureau de l'A.C.A.C.H.I.C.

Reproduction - photocopies : Imprimerie du S.I.O. – Clermont
Décembre 2002

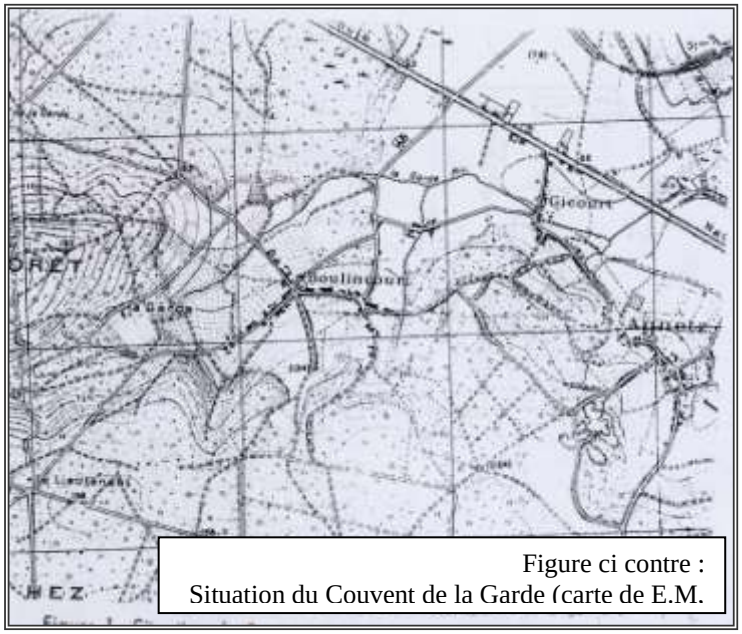


Figure ci contre :
Situation du Couvent de la Garde (carte de E.M.

Sondages archéologiques au "Couvent de la Garde "

Commune de la Neuville-en-Hez

L'intervention qui fait l'objet de la présente communication s'inscrivait initialement dans un projet global de mise en valeur et d'étude du site du Couvent de la Garde. La paternité de ce dessein revient à Monsieur Montier, membre de la Société Archéologique et Historique de Clermont. Sa réalisation n'a pu être possible que grâce à l'Office National des Forêts, la Direction Régionale des Antiquités Historiques et la Fédération Départementale Léo la Grange. Cette première tranche de travaux de travaux n'a, hélas, pu être suivie d'autres campagnes de développement et d'étude du site, le financement nécessaire au fonctionnement de cette intervention n'ayant pas été renouvelé.

Implantation et contexte

Le site du couvent de la Garde se trouve à l'extrémité orientale de la commune de la Neuville en Hez, en lisière de la forêt de Hez, à un peu plus de cinq cents mètres à l'ouest du hameau de Boulincourt dépendant d'Agnetz.

Il est implanté au pied du plateau de la forêt de Hez, à la naissance d'une vallée assez escarpée où prend naissance le ru de la garde qui coule en direction de Clermont où il est capté pour alimenter une station d'épuration à la hauteur de l'usine Sofralait.

Etat actuel du site

Le Site du couvent de la Garde est encore nettement matérialisé de nos jours par la présence du mur de clôture qui, bien que très dégradé par endroits, permet d'en définir précisément l'étendue.

L'enclos conventuel affecte la forme d'un trapèze de base irrégulière, établi approximativement à la perpendiculaire de l'axe de la vallée du « Fond de la Garde », sur une surface de 3600 m² environ.

Le ru de la Garde partage l'espace ainsi défini à peu près en son milieu, isolant, au sud, le potager des bâtiments, au nord. Sur ce segment du cours d'eau, deux viviers ont été aménagés, séparés entre eux par un ponceau actuellement très endommagé.

La partie nord-nord-ouest de l'enclos correspond à l'emplacement des principaux bâtiments. Cette zone est actuellement couverte d'une végétation forestière arborescente avec des charmes, des chênes et des frênes. La flore au sol est généralement calcicole, notamment à proximité et sur les remblais d'écroulement. Plus vers l'est, le sol très humide est couvert d'une végétation marécageuse et arbustive.

Une zone dense en matériaux de construction (pierres calcaires, briques et tuiles) est bien localisée à une cinquantaine de mètres au sud du mur de clôture où a été percé le portail monumental. Cette zone est limitée à l'est-sud-est par un mur en moellons calcaires assez bien conservé sur quarante mètres de long environ.

A vingt-huit mètres de l'extrémité occidentale de cette structure, on note la présence d'une entrée de cave partiellement comblée.

A vingt-deux mètres au sud-est, barrant la partie orientale de l'enclos, un autre mur de moellons se développe sur une cinquantaine de mètres de long, puis se referme à angle droit vers le nord. Ce mur n'est pas environné de matériaux de construction comme le précédent, et semble correspondre à une terrasse surplombant la zone marécageuse où coule le ru de la Garde. Passée cette dernière structure, on ne trouve plus de vestiges de constructions hormis le ponceau qui enjambe le cours d'eau.

Il est à noter que l'emplacement supposé de l'église conventuelle, à l'extrémité nord de l'enclos, ne livre pas d'indices de surface, ni intumescence de terrain, ni vestiges.

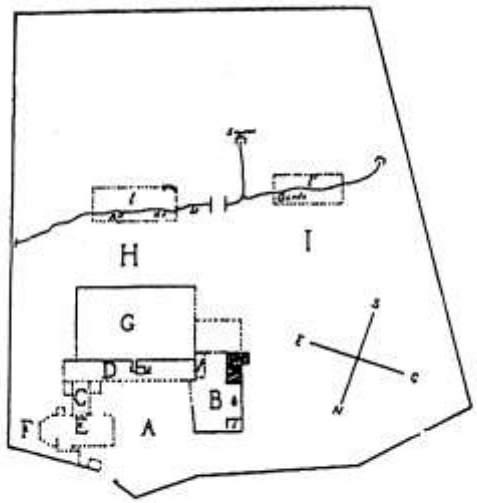
Sources documentaires

Pour guider et orienter nos recherches, nous avons utilisé trois documents dont, notamment, deux plans insérés dans des publications de la Société Archéologique et

Historique de Clermont. Le premier plan (fig. 1), dressé par le Docteur Parmentier[1] semble être le document le plus fiable et le plus détaillé.

Son exécution remonte au début de ce siècle, alors que le fournil, réutilisé en tant qu'habitation, était encore en élévation. La précision de l'implantation des autres bâtiments fait supposer que les vestiges étaient plus apparents que de nos jours. Certains, comme la maison du portier, sont indécelables (en surface) actuellement ; il en va de même pour le plan de l'église dont la précision est pour le moins étonnante.

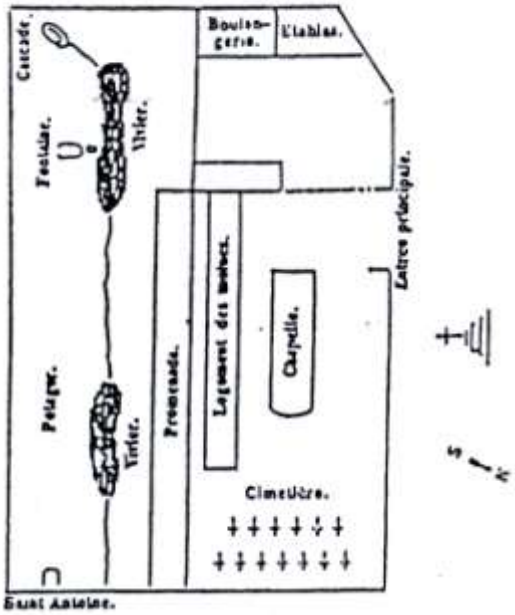
Fig. 1



A : Cour d'entrée. B ; Basse-cour. C : Cloître. D : Grand bâtiment. E : Église. F : Cimetière. G : Jardin en terrasse. H : Jardin potager. I ; Verger.

Le second document iconographique concernant le couvent de la Garde est dû au Chanoine Pihan[2]

Fig. 2



Clermont, 1907.

[2] Pihan (chanoine) : Le couvent de la Garde dans « Documents Historiques ». Beauvais 1891.

Il s'agit d'un plan très schématique, sans échelle, qui, bien que très approximatif, comporte des indications non-portées sur le précédent, document, présentant, à notre avis, un certain intérêt. Ainsi, on remarque dans l'angle nord-est de l'enclos la mention « Saint-Antoine »

Accompagné d'un sigle en forme de « U » couché. De toute évidence, il semble qu'il s'agisse de la chapelle fondée en ce lieu au XV^{ème} siècle, en remplacement de l'ermitage de Saint Jean-Baptiste. Manifestement (si l'on considère la façon dont ont été représentées les autres constructions du couvent), il ne s'agit pas d'un bâtiment important, peut-être un simple oratoire.

Hors l'enclos, à l'ouest, on note la présence d'un calvaire, approximativement sur l'ancien chemin de la Neuville-en-Hez. Ce monument n'apparaît pas sur d'autres documents et n'a pas laissé de traces au sol à notre connaissance. En outre, la « boulangerie et les étables » si l'on en croît ce plan, étaient appuyées sur le mur de clôture, à l'angle nord-ouest, alors qu'elles en paraissent isolées, sur le précédent document.

Enfin, la dernière source iconographique est un plan non daté, mais semblant remonter à la fin du XVII^{ème} siècle ou au début du XVIII^{ème} siècle.

Fig. 3

Il concerne surtout la forêt de Hez, mais on y trouve portée une représentation, en vue cavalière, du couvent de la Garde (fig. 3). On reconnaît l'église, surmontée d'un clocher, et, un peu en arrière, le grand bâtiment servant au logement ; à son extrémité ouest, une autre construction plus modeste et, à l'écart, enfin, au sud-ouest un édifice isolé moins important, correspond peut-être au fournil.

Données historiques

Les premières données historiques concernant ce site n'apparaissent qu'au début du XV^{ème} siècle, où il est fait mention d'un ermitage à l'invocation de Saint Jean-Baptiste dont l'origine est demeurée inconnue. Dans le courant de ce siècle, l'ermitage est abandonné et remplacé par une chapelle dédiée à Saint Antoine.

Vers 1470, Raoul de Faliz, gentilhomme originaire de Montigny, s'installe à proximité de la chapelle et, assez rapidement, il est rejoint par quelques pénitents qui vont former ainsi la première communauté

Quelques années plus tard, Raoul de Falize obtient du Pape Paul III, un « bref » lui permettant d'ériger sa retraite en un couvent de l'Ordre de Saint-François. L'abbé de Saint-Lucien de Beauvais est chargé de réaliser ce souhait :
« …Pourvu que Louis, Duc de Bourbon, sur le domaine duquel cet ermitage était situé y consenti… »[3]

Les travaux de construction du couvent ne commencent qu'en 1480. Ils sont autorisés par une bulle du pape Sixte IV, datée du 17 juillet 1480, à la suite d'une requête présentée par Pierre de Bourbon, comte de Clermont. Cet acte précise le nombre et la vocation des constructions dont sera doté le couvent :

Une maison avec chapelle, clocher, cimetière, réfectoire, jardin et autres commodités, à la manière des autres maisons de cet ordre…[4]

Le 6 novembre de la même année, Pierre de Bourbon fait don d'un terrain où pourront s'élever les constructions composant le couvent de la Garde.

« ...Pour augmentation d'icelui ordre de Saint-François, et pour être participants en toutes les prières qui se feront en la dite église, avons établi et ordonné, établissons et ordonnons que la dite église sera édifiée et fondée au-dedans de notre forêt de Hez, en notre dit comté de Clermont, où d'ancienneté est une chapelle appelée ermitage, que nous voulons dorénavant être nommée Notre-Dame de la Garde avec six arpents de terre… » [5]

Ce texte confirme bien l'existence d'une chapelle à l'emplacement du futur couvent de la Garde. De plus, il semble qu'il s'agisse d'une construction assez ancienne, comme le laisse supposer les termes qui sont employés pour la décrire. Cette mention est d'ailleurs en contradiction avec ce qui a été énoncé par le chanoine Pihan [6], qui date l'édification de la chapelle de la première moitié du XV^{ème} siècle.

Les travaux de construction de l'ensemble paraissent achevés trois ans plus tard, l'installation officielle des religieux ayant lieu le jour de l'Épiphanie de 1483. Le premier gardien du couvent est un certain Jean Terrie, venu du couvent d'Abbeville.

Ce n'est que lors d'un chapitre des Cordeliers, tenu en 1487 à Mantes, que la substitution du nom de Notre-Dame de la Garde à celui de Saint-Jean de Hez est approuvée.
L'église conventuelle est achevée en 1488, sa bénédiction a lieu le 27 août, en présence du comte de Clermont

Dans une étude parue au début du XX^{ème} siècle dans les « Mémoires » de la Société Archéologique et Historique de Clermont [7], on trouve une description très détaillée de l'église et des bâtiments qui constituaient le couvent de la Garde, mais il est regrettable que l'auteur ne cite pas ses sources :

« L'église comprenait une nef avec bas-coté, un chœur et une chapelle latérale appelée indistinctement chapelle de Sainte Anne ou de Saint Antoine : elle se trouvait, ainsi que le collatéral, du coté nord. La nef était bordée de piliers en pierre de taille, supportant des arcades cintrées en maçonnerie, une voûte de bois la recouvrait, dix poutrelles avec leur ponçon maintenaient l'écartement des murs. L'entrée se faisait du coté nord par une porte en bois à deux battants. Les murs extérieurs étaient soutenus par des contreforts en briques. Le chœur était séparé de la nef par une clôture de bois s'ouvrant en son milieu. C'était d'ailleurs une disposition régulière dans les édifices religieux des communautés. Eclairé au nord par trois grandes fenêtres et au sud par une seule, il était voûté en pierre. Les murs étaient garnis par des lambris de bois… »
« De part et d'autre du maître-autel, bordé de quatre pilastres en bois de chêne chantourné, se dressaient vingt-six stalles pour les religieux. D'autres autels secondaires étaient placés dans le chœur et le collatéral. Une petite porte près de la sacristie, permettait la communication avec le cloître. Dans son ensemble, l'édifice mesurait environ 32 mètres de longueur sur 15 mètres de largeur. L'élévation des voûtes était de 9 mètres. Un toit de tuiles recouvrait l'édifice… »

Une carte de la forêt de Hez (de la fin du XVII^{ème} siècle. ou du début du XVIII^{ème} siècle) conservée à la mairie de la Neuville-en-Hez, comporte une vue du couvent de la Garde qui permet une restitution approximative des constructions dont il était doté (fig. 3).

La vue est prise du nord de l'enclos conventuel, on discerne le portail monumental en bas, et à droite au premier plan. Au deuxième plan, l'église surmontée du clocher. On devine le bras nord du transept et un collatéral, percés tous deux d'une ouverture dans le pignon. Si l'on compare ce document avec le texte précédent, on note qu'il est bien fait mention d'un collatéral nord et de trois ouvertures placées au nord. Par contre, on ne voit pas de bas-coté au niveau de la nef, et pour ce qui concerne l'entrée du sanctuaire, R. Parmentier la situe au côté nord, alors que la vue cavalière de l'ensemble la représente dans le pignon occidental.

Au troisième plan, on reconnaît le logis avec, appuyée contre le pignon ouest, une construction moins importante à vocation de remise (d'après R. Parmentier) enfin, isolé au sud-ouest, un autre petit bâtiment qui pourrait être le fournil. Outre cette première campagne de construction, on ne trouve pas traces dans les textes de dotations monumentales notables.

Dès le siècle suivant, il semble que les religieux du couvent de la Garde aient des différends graves avec l'Ordre de Saint-François : *« Des menaces avaient été faites par aucuns religieux du dit ordre, comme de les disperser et envoyer quérir le Gardien pieds et mains liés.. »*[8]

Les Cordeliers du couvent de la Garde réclament alors la protection du duc d'Orléans, comte de Clermont. Ce dernier intervient auprès du Ministre provincial, prenant ouvertement la défense de ses « protégés ». Il le prie notamment de ne pas intervenir dans cette affaire : *« N'entreprennent ni fassent*

[3] Historique de la fondation du couvent de la Garde. Manuscrit anonyme déposé à la bibliothèque de Clermont. 1665 P.5
[4] Op. cit
[5] Op. cit
[6] Pihan (chanoine) : Le couvent de la Garde dans « Documents Historiques ». Beauvais. 1891
[7] Historique de la fondation du couvent de la Garde. Manuscrit anonyme déposé à la bibliothèque de Clermont, 1665.
[8] Historique de la fondation du couvent de la Garde. Manuscrit anonyme déposé à la bibliothèque de Clermont, 1665.

réformation ni autrement dit au dit couvent en préjudice des droits, fondations, dotation et autres choses… » [9]

Au début du XVII[ème] siècle, le couvent change de vocation et semble devenir sorte de « Maison de force » où l'on enferme des personnalités indésirables sur « Lettres de Cachet ».

Le couvent de la Garde conserve cette fonction jusqu'en 1790. Il ne reste alors que 12 religieux et 1 frère convers sous l'autorité d'Eloi Tribou, supérieur de la communauté.
Le 7 germinal an VI, le couvent est vendu à Michel Lagache de Courcelles, pour la somme de 16.000 livres. Peu après avoir réalisé cet achat, il fait entreprendre la démolition des bâtiments conventuels. Il semble que le cloître et l'église soient démolis en premier. Les autres constructions, sans doute moins dégradées, sont conservées et on y établit un « Dépôt de mendicité ». A cet effet, on fait entreprendre quelques restaurations, notamment de la couverture et des huisseries.

En 1808, le sous-préfet de Clermont, Frédéric Gaëtan de la Rochefoucault, rachète le couvent pour 20.000 livres. Il va le conserver jusqu'en 1812, date à laquelle il le revend pour 140.000 livres à un marchand de vins de Clermont nommé Floury.

Le couvent est revendu successivement en 1856 et 1876, et c'est le banquier Stern qui l'acquiert en 1886. C'est le dernier propriétaire qui fait aménager le fournil en habitation. A sa mort, survenue en 1902, le couvent est racheté par un certain Hoyet qui le conserve jusqu'en 1907.

Le fournil restauré par le banquier Stern, et que l'on voit encore sur les cartes postales du début du siècle, est démoli en 1945. Le portail monumental est, à son tour, menacé, les matériaux qui le composent devant être utilisés pour recharger le chemin d'accès. Heureusement il est inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1957. Une vingtaine d'années plus tard, en 1975, sa restauration est entreprise, à l'initiative de l'Office National des Forêts. C'est, de nos jours, le seul témoignage du couvent de la Garde conservé en élévation.

Résultat des sondages

Les sondages pratiqués à l'extrémité septentrionale du carroyage ont permis de reconnaître, sur une longueur d'une vingtaine de mètres, la présence d'une semelle de fondation constituée de matériaux de construction (fragment de pierres calcaires, de briques, de tuiles et d'ardoises) noyés dans un massif de mortier maigre, à chaux et à sable. Cet horizon de 70 à 80 cm de large pour une puissance de 40 à 60 cm a été aménagé dans le substrat sableux où a été creusée une tranchée aux parois dressées et à fond plus ou moins plat. Il semble que, dans un premier temps, on ait déversé dans le fond de la tranchée un lit irrégulier de matériaux, puis qu'en suite on ait coulé le mortier dont la surface a été égalisée.

Le niveau supérieur de la fondation est irrégulier et aucun vestige des élévations n'y a été reconnu (dans les limites de l'espace mis au jour). Les rares éléments datables qui ont pu être relevés, notamment dans la couche sablo-argileuse au contact supérieur de la fondation, sont attribuables à la fin du XVIII[ème] siècle.

Les résultats de cette série de sondages permettent de supposer l'existence d'une construction linéaire, parallèle au mur de clôture qui lui est distant d'une dizaine de mètres, au nord.

La composition de la semelle de fondation et, notamment, la présence de matériaux remployés peut éventuellement indiquer qu'ils proviennent d'un édifice plus ancien, démoli au moment de l'érection des bâtiments conventuels, mais il peut s'agir aussi de déchets récupérés sur le chantier de construction des autres ouvrages (l'église semblant avoir été édifiée alors que les autres ouvrages étaient déjà achevés). La nature des éléments composant la fondation nous incite à opter pour la seconde solution.

Sur ce même axe, un sondage ouvert à l'extrémité occidentale a révélé l'existence d'une structure différente. La semelle de fondation apparaît plus mince et moins riche en matériaux de récupération. Elle est limitée, à l'ouest, par une pierre calcaire rectangulaire de 1,20 m et de 0,60 m comportant de nombreuses marques d'outils (scie à pierre). Plusieurs arbres à proximité du sondage nous ont, hélas, empêché d'étendre nos investigations dans ce secteur (fig. 4).

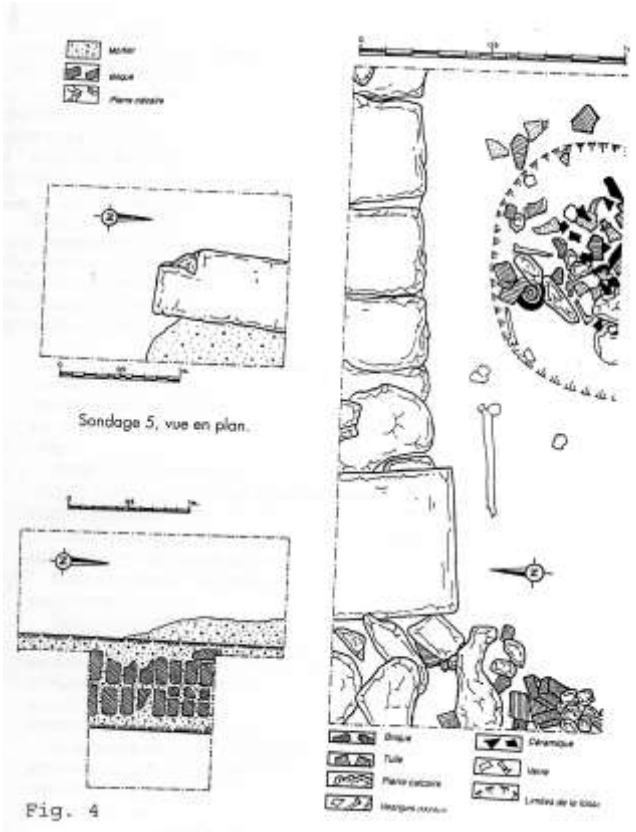


Fig. 4

Si l'on prolonge vers le nord le segment de mur mis à jour dans le sondage 6 (d'écrit ci-après), on s'aperçoit que la structure étudiée dans le sondage 5 forme un saillant dépassant de 1m vers l'ouest la limite théorique de l'espace construit. Ce

[9] Bibliothèque de Clermont, double copie, 1, Clergé régulier 1542.

dispositif peut-être associé à la base d'un contrefort d'angle, vérifiant ainsi la description de l'église due au Dr Parmentier (op.cit.) : *« Les murs extérieurs étaient soutenus par des contreforts en briques »*.

Un autre sondage a été implanté sur l'axe nord sud du carroyage, à 6 m au sud du précédent. Il a été déterminé en tenant compte de la présence, à la surface du sol, d'une importante concentration de fragments de briques et de tuiles à crochet.

Il a révélé la présence, immédiatement au contact inférieur de la couche d'humus forestier, d'un mur de briques conservé sur 30 cm de hauteur. Cette structure repose sur un horizon constituer d'un lit de mortier renfermant des fragments de matériaux de construction, très comparable au niveau de fondation mis au jour dans les sondages précédemment d'écrits.

Les briques constituant la partie en élévation sont liées entre elles par un mortier maigre formant des joints assez larges : de 2,5 à 3 cm. L'extérieur de la structure est assez soigné alors que l'intérieur (vraisemblablement couvert d'un enduit à l'origine) est plus fruste. Les parements sont constitués de briques posées à plat dans le sens de la longueur, le blocage intérieur étant formé de fragments de briques disposés à la perpendiculaire par rapport à la génératrice du mur (fig. 6).

Il semble que la brique ait été largement employée dans les constructions dont était dotées le couvent de la Garde. Une briqueterie paraît avoir fonctionné sur place, comme en témoigne cet extrait de l' « Histoire du couvent de la Garde » (op.cit.) « *…Un frère lai, nommé Valentin, faisait des briques pour les bâtiments… »*.

Ce sondage n'a pas permis de retrouver les traces d'un quelconque aménagement du sol de l'église : ni vestiges de pavage, ni même de sol d'accrochage. Ce constat est cohérent avec l'hypothèse d'une récupération très systématique des matériaux, comme le laisse supposer les observations faites dans les sondages pratiqués sur la limite nord du carroyage.

Enfin, un dernier sondage a été effectué à l'extrémité orientale du carroyage, à une dizaine de mètres de la limite ouest. Comme pour le précédent, c'est la présence en surface d'une zone riche en matériaux de construction qui nous a incité à poursuivre nos investigations dans ce secteur.

Dans la partie nord du sondage, immédiatement sous l'humus forestier, est apparue une structure maçonnée bien conservée, constituée de blocs de calcaire rectangulaires liés entre eux par un mortier maigre. L'extrémité ouest de cette structure est matérialisée par une dalle calcaire (partiellement engagée dans la berme sud du sondage) d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur. Au-delà, vers l'ouest ne subsiste qu'un amas de matériaux de construction où dominent les fragments de pierre calcaire.

A 30 cm de la berme ouest du sondage, une fosse de plan circulaire de 90 cm de diamètre pour une puissance maximale de 35 cm, a été reconnue. Le remplissage, constitué d'un sédiment sablo-argileux, riche en charbon de bois, a livré plusieurs fragments de céramique (dont une bouteille), de verrerie et des éléments osseux de faune et un crâne humain. Le matériel céramique datable appartient à la fin du XVIII^{ème} siècle.

L'étude anthropologique du crâne a révélé qu'il appartenait à un sujet masculin, décédé entre 30 et 40 ans, dont la dolichocranie et le chignon occipital très marqué tendent à lui attribuer un type germanique prononcé. Les huit dents restant en place sont petites, mais en bon état, sans caries ni alvéolyses. L'usure normale du côté est très accentuée sur la seconde et la première molaire, laissant supposer que cet individu ne devait mâcher que d'un seul côté, l'absence d'antagonistes ou des dents douloureuses l'y obligeant.

Pour mémoire on peut signaler la zone médiane du sondage, à 12 cm au sud de la structure maçonnée, un fragment de fémur humain. Tous les autres vestiges osseux concernent la faune, avec, en majorité, des os de porcs et de moutons.

Le creusement de la fosse précédemment décrite semble avoir été effectué à la fin du XVIII^{ème} siècle, au plus tôt, comme l'indiquent les vestiges datables. Elle est sans doute contemporaine de la première campagne de destruction du couvent, entreprise dès 1798.

La présence d'ossements humains mélangés à des restes de vaisselle et de cuisine confère à cette structure un caractère détritique. Le crâne provenant vraisemblablement d'une sépulture voisine, bouleversée au cours des travaux de démolition.

Conclusion

Le caractère ponctuel de notre intervention limite les interprétations de ces travaux dont la valeur ne dépasse pas cette simple évaluation archéologique précédant une fouille plus étendue qui était prévue initialement pour l'été 1986, et qui n'a, hélas pu avoir lieu.

Concernant la position spatiale des vestiges, les résultats des sondages paraissent en accord avec les sources documentaires qui nous ont guidés dans ces recherches. Néanmoins, il semble que la structure mise au jour à l'extrémité nord du carroyage, s'il s'agit bien de l'église, soit parallèle au mur de clôture, alors que sur le plan du docteur Parmentier, le sanctuaire apparaît légèrement décalé vers le nord.

Quant aux caractéristiques dimensionnelles, toujours d'après le docteur Parmentier, l'église mesurait 32X15m, les structures mises à jours dans les sondages, avec toutes les réserves d'usage, permettent de supposer une construction dont la largeur n'excède pas 12 m, la définition de la longueur demeure hypothétique, la position du chevet n'ayant pas été déterminée ; néanmoins on peut estimer qu'elle était supérieure à 25 m.

L'existence de contreforts saillants a été vérifiée, notamment à l'angle nord-ouest de la façade (sondage 5). Les informations de terrain, pour ce qui concerne les matériaux de construction employés, sont elles aussi en concordance avec ce qui, a été énoncé dans les sources documentaires. Enfin, le terminus post quem, déterminé par les éléments céramiques datables, confirme bien un abandon et une destruction du sanctuaire entamés à l'extrême fin du XVIII^{ème} siècle. Par contre, rien

n'a permis de préciser la période de construction de l'église, qui, dans les textes, se situe dans le courant de la deuxième moitié du XV^{ème} siècle.

Les sondages n'ont révélé aucune trace d'occupation ni de vestiges antérieurs à l'église. Le mobilier archéologique qui a été révélé appartient en majorité à de la céramique commune, à vocation culinaire comme le laissent supposer les formes et la découverte in situ de vestiges osseux animaux.

Pour mémoire, on peut noter la présence d'un grattoir semblant appartenir au néolithique, sans aucune association, cette pièce n'a qu'une valeur anecdotique et ne permet aucune interprétation.

La brièveté de notre intervention et l'horizon très limité de nos investigations ne permettent pas d'aller plus loin dans l'étude du site du couvent de la Garde. On ne peut que regretter que ces travaux n'aient pu se poursuivrent, au moins au niveau de l'église et du cimetière, comme il avait été prévu initialement.

Souhaitons néanmoins que dans les années à venir des dispositions soient prises pour préserver les derniers vestiges du couvent de la Garde, qui, comme nous avons pu le constater, font encore l'objet de récupération de matériaux de construction, ou de dégradations irraisonnées.

Patrick Toussaint
Directeur du Service Culturel et du Patrimoine
à la municipalité de Clermont

Eugénie de Lünck, Comtesse de la Pommière

(1832 - 1922)

Dessin de Philippe Jullian, d'après la plaquette d'André de Maricourt, *Le Mystère de la Rue Saint-Yves à l'Argent*, Senlis, Société d'Histoire et d'Archéologie, 1970.

Eugénie de Lünck est née à Vienne. Elle racontait que sa mère, Joséphine de Lünck, était dame de Cour, et que le roi de Rome en était épris. Deux enfants étaient nés de cet amour caché : un garçon, mort à Vienne, à l'âge de deux ans. Et, elle-même, qui aurait vu le jour quelques mois après le décès du duc de Reichstadt (1832). Il faut ici rappeler au lecteur que le roi de Rome était aussi le Duc de Reichtadt
Tous ces événements finirent par s'estomper. La notoriété avait disparu.

On retrouve sa mère, Joséphine de Lünck, à Senlis, où elle vivait avec un nommé Frédéric Fritsch, pianiste renommé et professeur de musique. Il s'était créé rapidement une clientèle. Il ouvrait ses salons privés où sa fille, Eugénie de Lünck, brillait (elle jouait admirablement bien du piano, souvent à quatre mains avec Fritsch). Mademoiselle Fritsch, (c'était le nom que portait Eugénie de Lünck à Senlis) était d'une grande beauté.

Ce n'était pas le cas de sa mère, lourde et plutôt vulgaire, sans aucune ressemblance avec Eugénie… Et puis, Joséphine de Lünck, était-elle (vraiment l'épouse du maître de musique ? Nous sommes là en présence d'une famille bizarre. Ces gens là parlent allemand entre eux. Avait-on affaire à des espions ? Comme par hasard le ménage Fritsch disparut de Senlis au moment de la déclaration de la guerre franco-prussienne de 1870. Joséphine de Lünck serait décédée à Bâle (où Hambourg), en 1876. Leur « fille » resta seule dans la maison où l'étrange trio s'était installé plus de vingt ans plus tôt, au numéro 14 de la rue Saint-Yves à l'argent.

Lorsque le secrétaire de la Mairie convoque celle que l'on nomme encore Mademoiselle Fritsch, de sorte qu'on puisse établir officiellement son état-civil, il lui dit :

- *« Mademoiselle, permettez-moi de vous dire que votre présence à Senlis fait murmurer. Pourquoi n'avez-vous pas suivi Monsieur Fritsch à l'étranger ?*
Mademoiselle Fritsch sourit : *« Parce que Monsieur Fritsch n'est pas mon père… »*
- « *Et Madame Fritsch ?* » Ici, il obtient une réponse évasive.
– *« Enfin, mademoiselle, d'où êtes-vous , ?*
-« *Je ne sais pas* » répond-elle d'une voie tranquille.
- « *Excusez-moi, quel est votre âge ? »*
- *« Je ne sais pas. »*
-« Quels sont ou quels étaient vos parents ? »
-« Je ne sais pas… »
Le pauvre secrétaire de mairie se tait déconcerté. Par la suite il a raconté son dialogue quelque peu déconcertant : « *Vraiment, elle semblait de bonne foi, acceptant tranquillement le mystère de ses origines sans essayer, à cette époque là, de le percer*. »

Pourquoi ce nom de La Pommière ? Elle se serait mariée clandestinement, à Rome, dans une chapelle du Vatican, avec Raoul Pomariski, un Autrichien, d'origine polonaise, et plus anciennement française, qui serait décédé en Egypte, au cours de leur voyage de noces. Le Pape aurait béni leur union.

Des recherches pour retrouver les traces de ce mariage n'ont rien donné, jusqu'à maintenant. On a dit que ce La Pommière n'était autre qu'un officier de l'armée allemande, parti avec Mademoiselle de Lünck, en 1870.

Le secret de sa naissance

A Senlis, arrive un jour, le frère de Frédéric Frisch, (le pianiste), ami d'un nommé de Pontalba, propriétaire d'un hôtel particulier, à Senlis.

Il parlait souvent de celle qu'il appelait « sa nièce » et lorsque M. de Pontalba lui avait posé la question de savoir si sa nièce était autrichienne, il s'était fâché et avait répondu par un «non » catégorique.
Il ajoutait aussitôt : - *« Vous ne connaissez pas le secret de sa naissance ? Elle est la fille du duc de Reischstadt. »*

Tout ce qui vient d'être dit là a été rapporté par M. de Pontalba à André de Maricourt, ancien conservateur du Musée archéologique de Senlis. Il en a écrit une nouvelle, sous le titre : Le Mystère de la rue Saint-Yves à l'Argent, édité par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis, en 1970.

A Senlis, on la soupçonne d'être une espionne à la solde de Bismarck. On la voit souvent sortir avec des officiers ennemis. A Paris, elle possède un petit hôtel particulier, du temps où elle vivait avec sa mère (qu'on appelait fréquemment « Princesse») ; elles étaient souvent reçues dans la haute société parisienne. On commence à la voir de moins en moins à Senlis. Elle voyage énormément.

Eugénie de Lünck a une présentation de plus en plus excentrique, bizarrement accoutrée, s'abritant sous une ombrelle rose. Les gamins se moquent d'elle et lui lancent des cailloux en l'appelant : la Prussienne.

Un beau jour de février 1909, un incendie se déclare chez elle, à Senlis. On la trouve prostrée au milieu d'un désordre indescriptible, un amas d'objets de toutes sortes, tableaux de valeur, dentelles, velours, bijoux, armes...

Des titres d'actions et d'obligations jonchent le sol, à moitié grignotés par les rats. On ne peut la laisser dans cet état. Il faut aviser. Le médecin légiste lui rend visite et déclare qu'elle est atteinte de « débilité mentale ».

Il conseille l'internement à l'Asile d'aliénés de Clermont. Il fallut employer la force, car celle qu'on dit être la fille de l'Aiglon, refusait de quitter sa demeure.

En arrivant à Clermont, elle donne quelques renseignements sur sa situation, mais ne dit pas un mot sur ses origines. Le 29 mars 1909, elle était installée au « Petit-Château » de l'annexe de la colonie de Fitz-James, dans un logement spacieux et agréable.

Elle y était servie par une femme de chambre et pouvait recevoir des visites. Mais pendant tout le temps de son séjour, aucun membre de sa vraie famille ne se manifesta. Le montant de sa pension était acquitté par la Perception de Senlis.

Eugénie de Lünck resta hospitalisée à Fitz-James les treize dernières années de sa vie, puis s'éteint doucement le 27 février 1922. Le surlendemain, un service religieux est célébré en son honneur, après quoi, elle est inhumée au cimetière de Clermont, où elle repose toujours.

Claude Teillet

Louis Moreau-Gottschalk

Pianiste compositeur

1829 – 1869

Frontispice de la première édition de Notes

d'un pianiste, Philadelphie, 1881.

Cet artiste est né à la Nouvelle-Orléans et mort à Rio-de-Janeiro. Il est considéré comme un grand pianiste américain. Gottschalk est le premier compositeur à employer des rythmes de la Nouvelle-Orléans que nous associons au ragtime et au jazz.

C'est un ami de Berlioz (1803-1869). Il vient lui rendre visite en France à un moment critique de notre histoire, pendant la révolution de 1848.

A la suite d'articles parus dans la presse, vantant ses mérites et sa virtuosité, le Docteur Woillez prend contact avec lui, et entretient une correspondance, en lui formulant clairement la motivation de sa demande. (Extrait de l'Homme Aliéné, considéré comme individualité sociale par Eug. J. Woillez, Paris, 1849)

« ...Déjà depuis un certain nombre d'années, et c'est là une tendance vraiment louable, on se préoccupe sérieusement de rendre la séquestration, cette terrible nécessité de la loi et de la charité tout à la fois, beaucoup moins pénible, je dirais presque, riante. M.David Richard, médecin de l'asile de Stéphansfeld, près de Strasbourg, fait faire de longues promenades à près de cent aliénés à la fois. Un semblable moyen de distraction et certains exercices de l'intelligence, comme les lectures privées ou en commun, sont employés à peu près partout.

L'influence favorable de la musique, après les heureuses tentatives faites à Paris, Rouen, Strasbourg, Nantes, Châlons etc., ne paraît plus aujourd'hui faire question. Je voudrais pouvoir en dire autant de la déclamation, de la danse, et surtout de l'exercice du drame.

Je cite rapidement ces faits généraux pour montrer que l'on s'attache à rechercher tous les moyens qui peuvent à la fois guérir les aliénés et leur dissimuler, autant que faire se peut, ce qu'il y a de douloureux et de poignant dans leur affligeante condition… »

Les deux hommes se sont compris.
Woillez a convaincu Gottschalk qui arrive assez vite à Clermont.

Nous avons retrouvé dans ses Notes d'un Pianiste, éditées à New-York par Alfred A Knopf, en 1964, le passage de son séjour à Clermont :

« ...En 1848, après les horribles combats de l'insurrection qui ont fait de Paris un immense champ de bataille [qui a abouti à la proclamation de la deuxième République à la suite de quoi, Louis-Napoleon-Bonaparte en est élu le Président].

Pour dissimuler ma tristesse et mon dégoût, je me précipitais chez l'un de mes amis qui dirigeait l'important asile d'aliénés, à Clermont-sur-Oise. Il possédait un petit orgue et en jouait brillamment. Je composais alors une messe et nous avions invité des amis et quelques patients, parmi les plus calmes, pour l'écouter. J'avais l'impression qu'une certaine relation se créait et j'exhortais mon ami à répéter l'expérience et à étendre le nombre d'invitations.

Le résultat fut si favorable que nous étions rapidement capables de former, dans la chapelle, une chorale de patients des deux sexes qui répétaient, le samedi, les hymnes et les chants, qu'ils interprétaient le dimanche.

Un malade délirant, un prêtre, qui devenait chaque jour de plus en plus intraitable et à qui on appliquait souvent la camisole de force, avait remarqué l'absence périodique de quelques-uns de ses camarades et montrait une certaine curiosité pour savoir où ils étaient.

Un jour, nous l'avons admis à la chapelle. Il écoutait la musique sacrée et paraissait intéressé. Le samedi suivant, en voyant ses camarades se préparer pour la répétition, il demandait de les accompagner.

Le médecin [Eugène Woillez] lui fit savoir qu'il lui permettait d'aller avec eux, à condition qu'il accepte, lui-même, d'être rasé et habillé d'une façon décente. C'était le point épineux pour lui qui n'était jamais disposé à se laver, et devenait furieux quand il était obligé de s'habiller. Mais à notre grand étonnement, il consentit à se tenir tranquille.

Non seulement il écoutait calmement la musique. Mais nous découvrions en plus que fréquemment il essayait de joindre sa voix à celle des chœurs. Quand je quittais Clermont, mon pauvre vieux prêtre était devenu l'un des plus assidus aux répétitions. Il avait toujours des crises furieuses, mais moins fréquentes et lorsque arrivait le dimanche, on pouvait le voir s'habiller lui-même coquettement et il attendait impatiemment l'heure de se rendre à la chapelle...

Rares sont les musiciens qui utilisent le rythme comme parti intégrante de la structure de l'œuvre. C'est une évolution qui marquera le 19e siècle et qui aboutira au Jazz.

L'œuvre pour piano de Gottschalk pourrait s'intituler « Reflets ». Reflets de l'univers créole, avec le Bananier, La Savane et Le Mancenillier, une composition de 1849 (Gottschalk a 20 ans).

Reflets de l'univers parisien, avec la Mazurka, une pièce inédite faite sur commande vers 1850 qui montre la maîtrise de l'artiste. Apothéose qui date de 1857 est une œuvre de nostalgie. Gottschalk la finit à Porto-Rico, alors qu'il souffre du spleen que lui procure de temps à autre l'éloignement d'un monde civilisé. Une œuvre en forme de clin d'œil, clin d'œil à Schumann, clin d'œil à Chopin, clin d'œil à un passé musical qui lui échappe.

Pendant son séjour espagnol (1851-1852), il compose La Manchega, publiée sept ans plus tard, œuvre difficile, pleine de rythme qui montre l'agilité du virtuose. La Gitanilla, aux allusions tsiganes évoque l'époque où Gottschalk avait recueilli un petit gitan, Ramon, mendiant dans les rues.

Les Antilles et Cuba ont été une grande source d'inspiration pour le compositeur. El Cocoyé, un souvenir de la Havane, là où les esclaves travaillent ; et Souvenir de la Havane, une version civilisée de nostalgie et de violence.

L'héritage parisien : Après le vagabondage en d'autres lieux, Le Grand Scherzo est une des dernières pièces publiées du vivant de Gottschalk ainsi que Le Scherzo composé à Montevideo. C'est un véritable feu d'artifice, un hommage du Chopin du Nouveau Monde au Chopin de l'Ancien.

Claude Teillet

Les deux articles précédents ainsi que le suivant reprennent sommairement la seconde partie de la conférence organisée il y a un peu plus d'un an, à Clermont, par l'Association Culturelle des Amis du C.H.I. de Clermont

Monsieur Teillet, membre de notre association et Président de l'Association Archéologique de Clermont a bien voulu nous confier ses notes.

Séraphine de Senlis
artiste peintre (1864 – 1942)

Séraphine Louis, dite Séraphine de Senlis est entrée discrètement dans la légende . Cette artiste que l'on n'avait pas prise au sérieux de son vivant est née à Arsy (Oise), le 2 septembre 1864. Son père était horloger et mourut très jeune vers 1871. Sa mère faisait des ménages.

Elle passe son enfance à la campagne, en compagnie d'une ou de deux sœurs, joue ou garde des animaux et fréquente rarement l'école. A l'âge de 13 ans, elle est placée comme bonne à tout faire. Ensuite, elle est dirigée vers Compiègne, comme femme de chambre.

Lorsqu'elle atteint l'âge de 18 ans, elle entre au couvent dans la région, où elle aurait eu une sœur converse ou religieuse, mais c'est vague et incertain. Elle est assez discrète sur cette période de sa vie.

Séraphine sort de son couvent en 1902. A la suite de quoi, elle est placée, à nouveau, dans plusieurs maisons bourgeoises de la région de Compiègne et de Saint-Just-en-Chaussée. Elle arrive enfin à Senlis, en 1904, où elle est encore placée.

Séraphine commence à prendre un peu d'indépendance et s'installe, rue du Puits Typhaine. Maintenant, elle gagne sa vie comme femme de journée. Et à partir de là, elle va commencer à peindre, à la manière des naïfs. Autodidacte, elle n'envisage même pas de prendre des cours de dessin.

Lorsqu'on l'interroge sur sa vocation de peintre, elle a coutume de dire : « En 1905, à la cathédrale un ange gardien m'a dit de me mettre au dessin. »

Elle commence à peindre des fleurs et des fruits sur des tasses, des assiettes… des bouteilles, des cartons , du bois, sur tout ce qui lui semble possible comme support, même sur des ampoules électriques. Son comportement n'avait rien d'anormal pour une artiste. Elle faisait bien son travail. Elle était gaie, polie et pleine d'assurance. On remarquait seulement sa tenue vestimentaire un peu étrange.

Vers 1912, la nouvelle artiste fait la connaissance d'un nommé Uhde, marchand de tableaux, à Chantilly ; un Allemand, français d'élection. Il employait Séraphine Louis, comme bonne, pour sa résidence secondaire de Senlis.

Elle signait ses œuvres de la manière suivante : « Séraphine Louis-Maillard, sans rivale ». Je ne sais pas si c'est le fait d'une certaine reconnaissance par son art ? A un moment donné, elle commence un grave délire de grandeur et de persécution .Elle envoie des lettres d'injure à la police, au clergé. Elle s'affiche dans la cathédrale de Senlis et produit de gros scandales.

La guerre de 1914 arrive, Senlis est incendiée et Uhde, sujet allemand, est obligé de partir. Ses biens sont vendus. Pour Séraphine, c'est le choc. Elle se réfugie de plus en plus dans la peinture et de moins en moins dans les travaux ménagers.

Nous sommes en 1925 (elle a 61 ans) ; l'artiste est au sommet de son art. Elle peint sur n'importe quel support et exclusivement avec de la peinture à l'huile, genre « Ripolin ». Elle ne passe pas inaperçue. On commence à la connaître, à Senlis, grâce à la Société des Amis des Arts qui organisent des expositions. C'est le début de la gloire.

Comme le calme est revenu, Uhde ne l'avait pas oubliée. Il reprend contact avec elle, et la prend sous contrat, en lui offrant 1500 à 2000F par tableau ; et lui fournit le matériel nécessaire (C'est plus sûr !).

Les articles de journaux vont se succéder, ainsi que les expositions, aussi bien en France qu'à l'étranger, en Allemagne, en Amérique... La critique est bonne.
Parmi ses œuvres, nous citerons : L'Arbre de Paradis – Les Fleurs de Paradis – Le Cerisier à la barrière – L'Arbre foudroyé (Avant et Après)...

Une crise économique éclate en 1930. Uhde restreint ses achats et va s'enfoncer inévitablement dans la ruine. Séraphine en est fortement troublée, vous vous en doutez. Elle pense que son agent le fait exprès ; que c'est son bon vouloir.

Le délire recommence à se manifester. Les bouffées se succèdent. La Vierge lui dit qu'il va y avoir une révolution. Sa sœur (décédée depuis 20 ans) lui conseille de partir et de se cacher.

C'est alors qu'elle commence à déménager tout son mobilier. Toutes sortes d'objets, ses tableaux gisent sur le trottoir...
Les pouvoirs publics interviennent. Une enquête permet de constater qu'elle est atteinte de phobie d'empoisonnement. Elle refuse toute nourriture. Elle veut partir à l'aventure.

Séraphine Louis est hospitalisée d'urgence à Senlis, et le 25 février 1932, elle arrive à l'Asile des aliénés de Clermont.
Son hospitalisation se passe sans histoire, à Clermont. Elle écrit beaucoup. Elle a peu de visites.
Qu'est devenu Uhde ? Lui a-t-il rendu des visites ? (on fixe sa mort en 1934).
Elle, elle meurt le 11 décembre 1942, à l'âge de 78 ans, d'une tumeur cancéreuse au sein. Il n'y eut personne à son enterrement.

Inhumée dans la fosse commune du cimetière de Clermont, elle n'a pas bénéficié de la sépulture qu'elle avait imaginée et dont elle parlait souvent dans les nombreuses lettres, écrites pendant son hospitalisation.

Claude Teillet

Un Musée pour le patrimoine du C.H.I.

Sur le site de Clermont – à 20 mètres du parking intérieur

Conservation et mise en valeur de la mémoire collective

Initiée par un groupe de passionnés du patrimoine hospitalier, l'association avait, dès le départ, pour but de susciter un lien entre ceux qui, depuis plusieurs années, se préoccupaient de conservation d'objets, tant divers qu'hétéroclites parfois, issus de la vie quotidienne à l'hôpital psychiatrique de Clermont.

Aujourd'hui, il s'agit moins de contempler tous ces objets en cercle restreint que de leur redonner vie et sens par leur présentation à un public élargi.

Notre récente installation dans des locaux mis à notre disposition et en partie rénovés par la Direction, nous aide à concrétiser ces projets. Déjà, certains objets usuels récupérés, grâce à la générosité des uns et des autres, ont trouvé une place.

Reste que la sauvegarde se pose parfois en termes d'urgence ; mais le plus souvent, dès lors qu'un déménagement ou une re-structuration se fait au sein d'un service de soins, il n'est pas rare que le téléphone du Musée sonne : il faut aller récupérer, ici ou là, outils, appareils, accessoires…

Les services techniques, médico-techniques ou administratifs se montrent tout aussi concernés et nous ont déjà fait parvenir toutes sortes de petits et grands trésors, témoignages d'un réflexe identitaire et d'un vif besoin de transmission.

Mais les objets ne sont pas bien sûr la seule piste de recherche. La collecte de témoignages oraux reste un axe de travail extrêmement important . Quelques enregistrements ont déjà été réalisés auprès de personnes ayant travaillé dans l'institution depuis les années 30 (cf : précédents bulletins de l'association).

Après la visite des Musées de Ste Anne, et de l'AP_HP à Paris et de Ville Évrard, l'A.C.A.C.H.I.C. organisera en mai ou juin prochain, un autre voyage d'études permettant à ses membres d'élargir leur connaissance du monde hospitalier et de l'évolution des soins et des techniques.

L'inauguration du Musée se fera au printemps prochain

Au programme, conférence et projection du film « *Une année à Villers* » réalisé par Monsieur Robert Delachapelle en 1966. Grâce à une subvention de l'établissement, ce film est actuellement confié à des spécialistes afin d'être restauré et transféré sur DVD.

Maryline CLIN
Vice-présidente de l'association